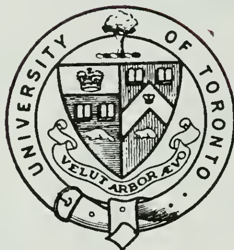

UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO



B. [illegible]
[illegible]
XII [illegible]
[illegible]
[illegible]

ISABELLE ET GERTRUDE,

OU

LES SYLPHES SUPPOSÉS;

COMÉDIE

EN UN ACTE;

MESLÉE D'ARIETTES;

Par M. FAVART.

La Musique est de M. BLAISE.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens, Ordinaires du Roi, le 14 Août 1765.

Le Prix est de 24 sols avec la Musique.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXV.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

Decy



A MONSIEUR

DE VOISENON,

L'UN DES QUARANTE

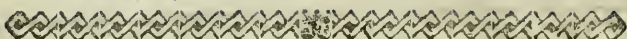
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.



Mon ami! le meilleur des amis! ce n'eſt point à l'ancienneté de votre famille, ni à vos diſtinctions que je rends hommage: c'eſt à vous-même; c'eſt à votre cœur, ſupérieur encore à votre eſprit; c'eſt à cette amitié pure & ſolide qui fait mon bonheur, & que je préfere à tout, à la gloire même.

FAVART.

Aij



AVERTISSEMENT.

JE n'ai garde de m'attribuer le mérite de cet Ouvrage: je n'en dois le ſuccès * qu'à l'immortel Auteur qui m'en a fourni l'idée. Une ſeule étincelle de ſon génie ſuffit pour animer ; c'eſt le feu créateur.

J'ai la même obligation à M. de Marmontel. Tout ce qu'on a trouvé de plus piquant dans *Soliman* & dans *Annette*, n'appartient qu'à lui. *Il a fait naître les fleurs ; j'ai eu le bonheur de les cueillir.*

---

* *Monſieur de Voltaire.*

ACTEURS.

DUPRÉ,	Mr. Caillot.
DORLIS,	Mr. Clerval.
Madame GERTRUDE,	Me. Favart.
ISABELLE,	Me. La Ruette.
Madame FURET,	Me. Berard.

AMBROISE, *Jardinier, qui ne paroît point.*

La Scene eſt dans la Maiſon de Madame Gertrude.



ISABELLE ET GERTRUDE,

COMEDIE.



Le Théâtre représente un Jardin agréable ; mais qui a l'air d'une Solitude. On y voit de grands arbres touffus qui forment des allées. A droite, est un Pavillon d'Architecture sur une terrasse à laquelle on monte par cinq ou six degrés. Les portes sont vitrées, mais garnies de rideaux épais ; ces portes, qui comprennent toute la façade du Pavillon, laissent voir, lorsqu'elles sont ouvertes, l'intérieur du Sallon meublé avec élégance ; on y découvre une Toilette & deux Siéges. Il y a une porte secrette qui répond à un petit sentier couvert de Mirthes, de Jasmin & de Roses. Le Ciel est sans nuages, & la Lune, qui est dans son plein, paroît au-dessus des arbres, & éclaire tout le Jardin.

SCENE PREMIERE.

On joue une ouverture, pendant laquelle on voit Dupré couvert d'un manteau avec une lanterne sourde à la main, monter par le petit escalier dérobé, & entrer avec mystere dans le Pavillon, qui paroît éclairé un instant après.

DORLIS, *de joie & de crainte.*

Le cœur me bat de crainte & de joie : de quel côté tourner ? . . . . Si je sçavois le réduit qu'elle

habite .... ſi je ſçavois .... je tremble d'être découvert. Il fait clair comme en plein jour. Raſſûrons-nous. Quoiqu'il ſoit encore de bonne heure, tout le monde doit être déja retiré dans une maiſon auſſi réglée que celle-ci. Tout doit dormir, excepté un cœur ſenſible, agité d'une douce inquiétude.

ARIETTE: N°. 1.

O nuit, charmante nuit! ſois propice à l'Amour;
Et tu ſeras, pour moi, plus belle qu'un beau jour.
Dormez, dormez, cœurs inſenſibles,
Et laiſſez-nous joüir des plus heureux momens;
O nuit! ſous tes ombres paiſibles,
Aſſoupis les Jaloux, éveille les Amans;
Attire en ce lieu ſolitaire
L'objet de mes plus chers deſirs:
Cache l'Amour & ſes plaiſirs
Sous le voile épais du myſtere.
Mon cœur languit dans la ſouffrance!
Quels maux on éprouve en aimant!
Mais je préfere mon tourment
Au néant de l'indifférence.

O nuit, &c.

Examinons d'abord le local. Voici un arbre plus haut que les autres: ſi j'y montois pour découvrir....

[*Il monte ſur un arbre.*]



SCENE II.

DORLIS, DUPRÉ.

DUPRÉ, *dans le Pavillon, ouvre les portes, regarde une Pendule, & dit :*

IL n'eſt que neuf heures & demie. Il n'eſt pas ſi tard que je penſois.

DORLIS, *ſur l'arbre.*

Voilà d'autres arbres qui m'empêchent de voir.

DUPRÉ.

Elle ne viendra pas d'une demi-heure : à quoi m'occuper en l'attendant? Voilà un Livre à côté de ce pot de rouge : *les Penſées de Sénèque.* La morale s'accorde toujours avec le deſir de plaire.

DORLIS.

Deſcendons.

DUPRÉ.

Quel eſt cet autre ouvert & marqué par une mouche de velours? *l'Androgyne de Platon, ou maximes intellectuelles qui prouvent que le véritable amour conſiſte ſimplement dans l'union des ames.* Au diable ſoit l'ouvrage ; il n'a rien de ſolide. *Notes ſur le Comte de Gabalis, où l'on traite de la réalité & de l'apparition des ſubſtances Aériennes.* On réconnoît toujours les gens au choix de leurs Livres.

DORLIS, *à part.*

Je vois ici de la lumiere.

DUPRÉ, *à part.*

J'entends du bruit.

DORLIS, *à part.*

C'eſt un homme.

DUPRÉ.

C'eſt elle : venez, venez donc, Madame Gertrude.

DORLIS.

Madame Gertrude !

(*Dorlis, en voulant ſe ſauver, renverſe une chaiſe de jardin.*)

DUPRÉ.

Qui va là ? Que vois-je ? c'eſt Dorlis.

DORLIS.

C'eſt vous, mon oncle Dupré ?

DUPRÉ.

Que viens-tu faire ici ?

DORLIS.

Et vous-même, mon oncle ?

DUPRÉ.

Commence par me répondre. (*à part.*) Vient-il pour m'eſpionner ?

DORLIS.

Madame Gertrude eſt-elle là ?

DUPRÉ, *avec émotion.*

Non ; pourquoi ?

DORLIS.

Ah ! mon cher oncle, je me confie à vous ; ne lui dites pas que j'aime ſa fille.

DUPRÉ, (*à part.*)

Il me raſſûre. [*haut.*] Tu aimes ſa fille ? Ah ! je ſçavois, je ſçavois bien ; & c'eſt pour te ſurprendre que je viens ici tous les ſoirs.

DORLIS.

Tous les ſoirs ? pour me ſuprendre ? Allons, allons,

mon oncle, cela ne ſe peut pas. Je n'ai point de confidens, vous n'êtes pas devin, & c'eſt la premiére fois que je me hazarde. . . . .

DUPRÉ.

Comment as-tu pû t'introduire ?

DORLIS.

Après avoir eſſayé inutilement pluſieurs clefs à la porte du jardin qui donne là du côté du bois, j'en ai heureuſement trouvé une dans la ruelle de votre alcove qui s'eſt rencontrée toute juſte, toute juſte.

DUPRÉ.

C'eſt une des clefs de ma Bibliotheque; rends-la moi.

DORLIS, *d'un ton ironique.*

De votre Bibliotheque?

DUPRÉ.

Rends-la moi tout à l'heure.

DORLIS.

La voilà, mon Oncle; mais . . .

DUPRÉ.

Allons, allons, va-t-en; mais, non, non, reſte. [*à part*] J'ai encore le tems de l'interroger. . . [*haut.*] Iſabelle eſt-elle d'intelligence?

DORLIS.

Non. Je ne lui ai jamais parlé : vous ſçavez qu'elle ne ſort point ſans ſa Mere, qui ne lui permet pas d'écouter un mot, ni de lever les yeux.

DUPRÉ.

Il eſt vrai.

DORLIS.

Mais cela n'a pas empêché qu'Iſabelle ne m'ait remarqué. Elle m'a remarqué, mon Oncle.

DUPRÉ.

Tu n'es qu'un petit ſot.

DORLIS.

Ménagez le terme. On n'eſt point ſot à vingt ans.

DUPRÉ.

Et tu crois qu'Iſabelle? ....

DORLIS.

AIR.

De ſa modeſte Mere
Elle a ſaiſi le goût.
L'œil perçant du myſtere
Ne voit rien, & voit tout.
Ses timides prunelles,
Se gliſſant de côté,
Lancent des étincelles
De pure volupté.

DUPRÉ.

Hon, hon.

DORLIS.

Doucement tourmentée
De ſes quinze ou ſeize ans,
Tendrement agitée
De ſes tranſports naiſſans;
Ne penſant point encore,
Mais cherchant à penſer;
D'un deſir qu'elle ignore
Elle ſe ſent preſſer.

DUPRÉ.

Hé bien?

DORLIS.

Lorſque je ſuis près d'elle,
Je la vois qui rougit.
Son embarras décele
Que le penchant agit.

N'eſt-il donc pas poſſible
Qu'elle approuve mon feu ?
Pour une ame ſenſible,
Rougir eſt un aveu.

DUPRÉ.

Oui-dà !

DORLIS.

Quand les yeux ſe répondent,
Ce langage eſt bien ſûr.
Quand leurs traits ſe confondent,
Il n'eſt plus rien d'obſcur.
Nos paupiéres baiſſées,
Nos regards n'en font qu'un ;
Ames, cœurs & penſées,
Alors tout eſt commun.

DUPRÉ.

Il a raiſon... (*Haut.*) Mais qu'eſperes-tu ?

ARIETTE.

Téméraire !
Tu n'y penſes pas.
Hélas ! hélas !
Que vas-tu faire ?
Reſpecte d'innocens appas.
Téméraire !
Tu n'y penſes pas.
Hélas ! hélas !

Quel eſpoir te conduit ?
Tu vas affliger une Mere,
Une Mere ſi chere.
De tous ſes ſoins veux-tu ravir le fruit ?
Pourquoi troubler la paix d'une famille ?
Tu ſuis dans l'air
Un éclair
Qui brille.

Et tu ne vois pas,
Hélas!
Des abîmes ſous tes pas.
Téméraire! tu n'y penſes pas.

DORLIS.

Calmez-vous. Mes vûes ſont légitimes, & l'amour le plus pur, le plus conſtant. . . .

DUPRÉ.

A quoi ton amour te ſervira-t-il? Madame Gertrude deſtine ſa fille à une retraite perpétuelle.

DORLIS.

Ah? quel dommage! Et vous ſouffririez? ... Vous qui avez tant de pouvoir ſur l'eſprit de Madame Gertrude!

DUPRÉ.

Moi! que veux-tu dire?

DORLIS.

Eh! la, la. J'aime, & je me connois en Amans: vous n'êtes pas ici pour rien.

DUPRÉ.

Tu penſes que l'honnête Madame Gertrude? ...

DORLIS.

Les femmes honnêtes ſont plus ſenſibles que les autres.

DUPRÉ.

Tu parles comme ces Libertins qui ne croient jamais à la vertu des femmes. Madame Gertrude a-t-elle deſſein de plaire? Vois avec quelle ſimplicité elle eſt miſe.

DORLIS.

ARIETTE.

Oui, oui; le fard de la beauté
Eſt la décence & la ſimplicité.

L'art eſt de cacher l'art; c'eſt le moyen de plaire,
C'eſt le point néceſſaire.
Il faut la voir
Cette Dame Gertrude;
C'eſt un miroir
Pour une Prude.
Il faut la voir
Avec ſon grand mouchoir
Noir.
Il ſe pliſſe ou s'étend ſous ſes mains vertueuſes;
S'ajuſte, s'arrondit, prend des formes heureuſes,
Et ménage des jours, des jours de volupté,
Le blanc, le noir ... l'œil en eſt enchanté.
Ainſi l'on voit, dans un bocage ſombre,
Les rayons du Soleil ſe jouer avec l'ombre.

Oui, oui; le fard de la beauté
Eſt la décence & la ſimplicité.

DUPRÉ.

Tais-toi, petit coquin; tu en ſçais trop, & je vois bien qu'il ne te faut plus rien cacher. Oui, j'aime, il eſt vrai, Madame Gertrude: je crois en être aimé de même, ſans qu'elle le ſçache; mais tiens, je n'en ſuis pas plus heureux: c'eſt une eſpece de Philoſophe femelle de trente-ſix à trente-ſept ans, qui croit déja qu'il n'eſt plus permis d'aimer à ſon âge; une Prude, qui n'eſt point médiſante; une Femme encore aimable, qui ne parle que morale & vertu, & qui a une averſion pour tous les hommes.

DORLIS.

Je ne le crois pas, puiſqu'elle n'en a point pour vous.

DUPRÉ.

Elle ſe borne aux plaiſirs innocens de nos entretiens. Elle ne veut que l'union des ames.

DORLIS

Voilà en effet une femme bien ſinguliere! ma foi, mon oncle, ſi j'étois à votre place...

DUPRÉ.

Laiſſe faire, je ne déſeſpere pas d'être bientôt ſon mari : va-t-en ; nos intérêts ſont communs. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai deſſein de te faire épouſer Iſabelle ; c'eſt un parti qui te convient, tu lui conviens de même : mais laiſſe-moi agir ; ne te méle de rien, & ſois ſage.

DORLIS.

Oh ! oui, ſage, ſage tant que vous voudrez, tant que je pourrai. Mais comment vous arrangez-vous pour votre compte avec Madame Furet? On dit que....

DUPRÉ.

Tà tà, on dit, on dit; je m'en embarraſſe peu.

DORLIS.

Prenez y garde, c'eſt l'eſpion du quartier : elle eſt de bonne guette au moins cette femme-là.

QUINQUE.

Me. FURET.	AMBROISE, *ſans être vû.*	DUPRÉ.	DORLIS.	Me. GERTRUDE.
		On frappe.	On ſonne.	
Holà, holà!	Qui va là? qui va là?			N'ouvre à perſonne.
Holà, holà!	On y va, on y va.	Quel embaras!	Quel embarras!	N'ouvre donc pas.
Ne tardez pas.	Je ſuis là bas.			

[*Dupré fait retirer Dorlis, s'enferme dans le cabinet, tire les rideaux & cache la lumiere.*]

SCENE III.

Me. GERTRUDE, Me. FURET.

Madame GERTRUDE.

C'eſt vous, Madame Furet: vous allarmez toute ma maiſon. Qui vous amene ſi tard?

Madame FURET.

Si tard? il n'eſt pas encore dix heures; c'eſt le tems de la promenade, & nous avons juſqu'à minuit.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Que vient-elle faire ici? (*haut.*) Je vous demande pardon; mais nous nous retirons de très-bonne heure, & vous avez bien vû que mon vieux jardinier a été obligé de ſe relever pour vous ouvrir la porte.

Madame FURET.

J'en ſuis bien fâchée pour votre vieux jardinier; mais il eſt des cas....

Madame GERTRUDE.

Quoi? quelque nouvelle hiſtoire ſcandaleuſe?

Madame FURET.

Très-ſcandaleuſe, je vous en aſſûre.

Madame GERTRUDE.

Eh! Madame, pourquoi s'embarraſſer des affaires d'autrui? n'avons nous pas aſſez des nôtres?

Madame FURET.

ARIETTE.

Eh! non, non, non, Dame Gertrude;
Vous ne pouvez, ſans bien penſer,
Vous ne pouvez vous diſpenſer
De ſeconder l'exactitude,
Dont j'ai toujours fait mon étude.
Eh! non, non, non, Dame Gertrude;
Vous ne pouvez, ſans bien penſer,
De ce devoir vous diſpenſer.

Car c'eſt enfin
Pour le bien du Prochain,
Que je vais, que je vien,
Que je cours, que j'agis, que je veille;
Je viens d'apprendre, à l'inſtant,
Un ſecret important :
Je vais vous le dire à l'oreille.
Tout bas, tout bas.
N'en parlez pas.

RÉCITATIF.

Pour ſuivre un Amant téméraire,
Une jeune Penſionnaire
A ſauté les murs du Couvent;
On l'a priſe avec ſon Galant.

DUO.

Madame GERTRUDE.

J'entends, j'entends; il faut ſe taire.

Madame FURET.

Fort bien, fort bien. Ne diſons rien.
Quand nous ſçaurons tout le myſtere,
Nous ferons éclater l'affaire.
Le ſcandale eſt toujours un bien;

Madame

Madame GERTRUDE.

Il faut toujours, toujours ſe taire.
Vous n'avez point d'humanité.

Madame FURET.

Nous ferons éclater l'affaire ;
Vous n'avez point de charité.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Il va venir, il eſt peut-être déja venu. Quel embarras.

Madame FURET.

Allons, allons, ranimez votre zèle, on a amené ici tantôt devant monſieur Dupré, Juge de la Prevôté, le jeune homme & la jeune fille ; on dit qu'elle eſt du lieu. Courons nous informer. . . .

Madame GERTRUDE.

Eh ! que vous importe ? ce n'eſt pas votre fille.

Madame FURET.

Ma fille ! non, Dieu merci ; je n'ai pas attendu qu'elle eût l'âge de raiſon pour la mettre en lieu sûr ; elle eſt élevée avec la plus grande ſévérité ; il y a douze ans que je ne l'ai vue, mais je ſçais qu'elle eſt bien.

Madame GERTRUDE.

Ce n'eſt pas ma fille non plus, je prends ſoin moi-même d'Iſabelle, ainſi . . . bon ſoir, Madame.

Madame FURET.

Comment ! bon ſoir. . . . .

Madame GERTRUDE.

Je ne m'inquiette que de ce qui me regarde.

Madame FURET.

Mais, depuis quelque tems, vous êtes bien indulgente, & ſi je ne vous connoiſſois pas, j'aurois

des ſoupçons. Des femmes vertueuſes comme nous ne ſont jamais indulgentes, à moins qu'elles n'aient beſoin d'indulgence pour elles-mêmes ; vous m'entendez.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Voilà une dangereuſe créature ! (*haut.*) & moi, ſi je ne vous connoiſſois pas, je croirois que vous n'êtes à l'affût des défauts d'autrui que pour trouver des excuſes à vos propres foibleſſes, mais à Dieu ne plaiſe.

Madame FURET.

Je n'ai rien à me reprocher.

Madame GERTRUDE.

Ni moi non plus.

Madame FURET.

Vous êtes dans de faux principes, ce n'eſt pas de ſoi qu'il faut s'occuper ; il faut s'oublier, ſe ſacrifier, pour le bien général ; eh ! tout ſeroit perverti, s'il n'y avoit pas des ames aſſez courageuſes pour démaſquer le vice. C'eſt par-là que l'on opere de bonnes actions.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Je ſuis ſur les épines.

Madame FURET.

Par exemple, Damon, ce jeune libertin ; c'eſt moi qui l'ai fait deshériter, pour lui ôter les moyens d'être vicieux, & par mes conſeils on a donné tous ſes biens à d'honnêtes perſonnes qui ne ceſſeront de faire des vœux pour ſon amendement.

Madame GERTRUDE.

Ah ! quelle horreur !

Madame FURET.

Oui, c'étoit une horreur ; & cette Madame Dou-

cet, qui joüoit la prude, n'ai-je pas découvert qu'elle étoit....

Madame GERTRUDE.

C'en eſt aſſez, permettez que je vous quitte.

Madame FURET.

Je ne vous quitterai point que nous ne ſoyons au fait de l'aventure de la jeune Penſionnaire. Courons de ce pas chez Monſieur Dupré; il ne me cachera rien, car il doit m'épouſer.

Madame GERTRUDE.

Vous épouſer! [*à part*] je ſuis anéantie!

Madame FURET.

D'où vient cette ſurpriſe? ſi vous avez juré de ne jamais vous remarier, moi je n'ai juré de rien; eh! croyez-moi, vous ne feriez peut-être pas ſi mal de vous remarier, car....

Madame GERTRUDE.

Que voulez-vous dire avec votre car? une femme prudente ne ſe marie pas deux fois.

Madame FURET.

Une femme raiſonnable ſe marie quand elle en trouve l'ocaſion; c'eſt ce que j'ai bien deſſein de faire, quand ce ne ſeroit que pour corriger des maris. Allons, venez, venez.

Madame GERTRUDE.

Je ne puis. Un étourdiſſement.... une foibleſſe....

Madame FURET.

Une foibleſſe! je ne vous abandonne point, je paſſerai la nuit près de vous.

Madame GERTRUDE.

Cela... cela ſe paſſe; allons, je ſuis prête à vous ſuivre, puiſque vous le voulez: [*à part.*] c'eſt le moyen de m'en défaire.

Madame FURET.

Mais non, ne vous riſquez point ; c'eſt peut-être le ſerein qui vous incommode. Entrons dans ce Pavillon.

Madame GERTRUDE.

[*Madame Gertrude retient bruſquement Madame Furet qui eſt prête à monter dans le Pavillon.*]

Eh ! non, non. Je me ſens mieux. [*à part.*] Ah ! la maudite femme !

Madame FURET.

Que dites-vous ?

Madame GERTRUDE.

Rien, rien, ma bonne amie, partons.

Madame FURET.

Prenons-le plus court, paſſons par la fauſſe porte de votre jardin.

Madame GERTRUDE.

Je n'ai garde. [*à part.*] C'eſt par-là qu'il vient ; elle le rencontreroit peut-être. [*haut.*] Traverſons plutôt la grande rue.

Madame FURET.

Pourquoi ?

Madame GERTRUDE.

C'eſt que cette porte eſt voiſine du bois. On dit qu'il rôde là toute la nuit des gens mal intentionnés.

Madame FURET.

Vous avez raiſon. J'oubliois de vous dire que l'on a vû pluſieurs fois un homme eſſayer des clefs à cette porte-là.

Madame GERTRUDE.

O Ciel ! ſçait-on qui c'eſt ?

Madame FURET.

Je le ſaurai bientôt, j'ai mes eſpions : comme je

dois être dans peu la femme de Monſieur Dupré, je lui épargne déjà le ſoin de veiller ſur les Habitans. Remerciez-moi de la peine que je prends pour vous..... embraſſez-moi donc.

Madame GERTRUDE.

De tout mon cœur. [*à part.*] Ah! ſi je pouvois, ſans bleſſer ma conſcience!

Madame FURET, *à part.*

Si je pouvois trouver l'occaſion de l'humilier, [*haut*] Allez ſoyez tranquille.

ARIETTE.

Rien n'échappe à ma vigilance.
Vous devez calmer votre eſprit;
Je ſçais tout ce qu'on fait, tout ce qu'ou dit,
Tout ce qu'on penſe.
Je pénetre tous les ſecrets:
J'aurai ſoin de vos intérêts.

Madame GERTRUDE.

Eh! non, non; je vous en diſpenſe.

Madame FURET.

Vous êtes d'une nonchalance....
Mais.....
Rien n'échappe à ma vigilance, &c.

[*Elles ſortent.*]

SCENE IV.

DORLIS, DUPRÉ.

DORLIS.

MON oncle, mon oncle, elles ſont parties.

DUPRÉ.

Te voilà encore?

DORLIS.

Elles ſont parties.

DUPRÉ.

Elle en aura pour quatre heures avec cette babillarde.

DORLIS.

Tant mieux, tant mieux, nous voilà maîtres de la maiſon ; je pourrai lui parler, n'eſt-il pas vrai ?

DUPRÉ.

Point du tout. Iſabelle eſt enfermée, & quand elle ne le feroit pas, crois-tu que ſa mere.....

DORLIS.

Ah ! quelle cruelle mere !

DUPRÉ.

Elle a raiſon.

ARIETTE.

On ne peut jamais
Veiller de trop près
Gentille fillette
Que l'Amour guette.
Un moment, dès qu'on l'abandonne,
De petits Séducteurs un nombre l'environne ;
Leur eſſain à l'entour bourdonne.
Ils n'attendent que l'inſtant
De ſurprendre un cœur innocent :
On les voit mépriſer un bien qu'elle regrette.
Quand ils ſont ſatisfaits,
Ainſi je répete
Qu'on ne peut jamais
Veiller de trop près
Gentille fillette
Que l'Amour guette.

DORLIS.

Avec votre permiſſion, mon cher oncle, que je voye s'il ne me ſera pas poſſible de lui dire un mot.

DUPRÉ.

Écoute : nous nous brouillerons très-ſérieuſement, ſi tu ne te retires.

DORLIS.

Non, mon cher oncle, nous ne nous brouillerons pas, vous êtes trop prudent pour cela. Si j'aime Isabelle, vous aimez Madame Gertrude, & comme vous avez fort bien dit tantôt, nos intérêts sont communs; vous avez mon secret, j'ai le vôtre.

DUPRÉ.

Ne fais donc point d'éclat.

DORLIS.

Non, non. Quand il faudra m'en aller, je m'en irai tout doucement; je n'ai fait que pousser la porte.

[*Dorlis se retire dès qu'il entend Madame* Gertrude.]

SCENE V.

DUPRÉ, Madame GERTRUDE.

Madame GERTRUDE.

AMBROISE, je vous chasserai, si vous osez encore ouvrir à quelqu'un sans mon ordre.

DUPRÉ.

Ah! ma chere Madame, que vous m'avez donné d'inquiétude!

Madame GERTRUDE.

Laissez-moi, Monsieur.

ARIETTE.

Rompons ensemble.
Tout se rassemble
Pour me troubler,
Pour m'accabler.
Je suis à plaindre,
J'ai tout à craindre;

Mais je vous vois
Pour la derniere fois.
Rompons enſemble, &c.

DUPRÉ.

Mais quel malheur imprévu
A donc pu
Allarmer, effrayer votre vertu?

Madame GERTRUDE.

Ah! que les gens
Sont bien méchans!
Je n'ai point cru
Le ſiecle ſi corrompu.

DUPRÉ.

Mais quel malheur imprévu
Peut ſi fort allarmer, effrayer votre vertu?

Madame GERTRUDE.

En vain j'ai donc prétendu
Mériter, remporter le prix de la vertu.

DORLIS, *dans l'éloignement.*

La bonne occaſion! Tentons fortune pendant qu'ils ſont là.

DUPRÉ.

Que je ſache du moins....

Madame GERTRUDE.

Laiſſez-moi, vous dis-je; vous n'êtes plus digne de mon eſtime.

DUPRÉ.

Qu'avez-vous à me reprocher?

Madame GERTRUDE.

Rien, Monſieur.

DUPRÉ.

Mais encore?

Madame GERTRUDE.

Eh! bien tout, Monſieur, tout. Allez trouver

Madame Furet ; elle eſt chez vous ; elle vous attend.

DUPRÉ.

Madame Furet !

Madame GERTRUDE.

Après tout, que m'importe ? Vous êtes votre maître. Epouſez-la, Monſieur, épouſez-la.

DUPRÉ.

Le Ciel m'en garde !

Madame GERTRUDE.

Ne lui avez vous pas promis ?

DUPRÉ.

Rien. C'eſt un projet qu'elle s'eſt formé & que j'ai feint d'approuver pour lui donner le change, & l'empêcher de ſoupçonner notre liaiſon innocente.

Madame GERTRUDE.

L'intention ſeroit pardonnable : (*en s'adouciſſant.*) me dites vous vrai ?

DUPRÉ.

Je vous le proteſte.

Madame GERTRUDE.

Vous me raſſurez pour vous ; mais je ne ſuis pas tranquille pour moi-même. Cette femme épie nos actions.

DUPRÉ.

N'appréhendez rien.

Madame GERTRUDE.

ARIETTE.

Femme curieuſe,
Femme envieuſe,
Aigre, bigotte,
Cagotte ;

Oh! c'eſt, en vérité
Trois fléaux pour l'Humanité;
Agiſſante
Par oiſiveté;
Médiſante
Par vanité;
Méchante
Par charité.

Oh! c'eſt, en vérité,
Trois fléaux pour l'Humanité.

DUPRÉ.

Bon! bon! ma prudence mettroit en défaut cent Cerberes comme Madame Furet.

Madame GERTRUDE.

Je ſuis dans une agitation qui m'ôte la force de me ſoutenir.

DUPRÉ.

Venez vous repoſer dans votre Pavillon.

[*Elle monte dans ſon Pavillon; Dupré lui donne un ſiége, elle s'aſſied, ôte ſa coëffe nonchalamment & ſoupire. Dupré prend la lumiere qu'il avoit caché; la remet ſur la table, avance une chaiſe pour lui, & ſe place à côté de Madame Gertrude.*]

SCENE VI.

DORLIS, *ſeul.*

JE cherche en vain. De ce côté je ne vois que des murs. Ne nous rebutons point; voyons encore par ici.

SCENE VII.

Madame GERTRUDE, DUPRE'.

Madame GERTRUDE.

ET fincérement vous n'avez point d'idées de mariage ?

DUPRÉ.

Mais, Madame, je vous avouerai que j'en ai quelquefois; aſſez ſouvent.

Madame GERTRUDE.

Qui peut vous inſpirer ces idées ?

DUPRÉ.

Si c'étoit vous, Madame.

Madame GERTRUDE.

Et vous prétendriez ..... vous n'y ſongez pas. Si vous m'épouſiez .... vous auriez des volontés. Je n'en aurois plus ; l'hymen engage, & je ne ſerois plus digne de la perfection où j'aſpire.

DUPRÉ.

En ſeriez-vous moins heureuſe ?

Madame GERTRUDE.

Eh! que diroient de moi nos femmes de bien qui n'épargnent perſonne ?

DUPRÉ.

Tout ce qu'elles voudroient.

ARIETTE : N°. 2.

Sans ſoucis, vivre pour ſoi,
Joüir de ſoi-même,
Faire du tems un bon emploi,
Etre heureux, voilà ma loi;
C'eſt un bon ſyſtême.
Qu'importe ce qu'on dit de moi,
Qu'importe ce qu'on dit de moi,
Quand du tems je fais bon emploi,
Et quand je joüis de moi-même ?
Que ſotte
Dévote,
Bigotte,
Jabote,
Médiſe,
Mépriſe,
S'épuiſe
En aigreur;
Jamais je n'écoute
Sa vaine clameur.
Tranquile, je goûte
Le repos du cœur.
Jouir de ſoi-même,
Voilà le ſyſtême
Qui fait mon bonheur.
Oui, c'eſt le ſyſtême
Qui fait le bonheur,
Qui fait le bonheur.

Madame GERTRUDE.

Je vous croyois une ame plus dégagée.

DUPRÉ.

Vous me faites bien de l'honneur, Madame; mais....

ARIETTE.

En vous voyant, il ne m'eſt pas poſſible
De réſiſter à l'attrait du plaiſir;
Si la Nature a fait mon cœur ſenſible,
Eſt-ce de moi que dépend un deſir?
Un mot flatteur qui ſort de votre bouche,
Un doux regard de ces yeux ſéduiſans,
Et cette main, cette main que je touche....

(*Madame Gertrude, après s'être laiſſé toucher la main, la retire.*)

Ah! tout en vous doit excuſer les ſens.

Madame GERTRUDE.

Monſieur Dupré, il eſt dangereux de raiſonner ſur ces ſortes de matieres; laiſſons cela.

DUPRÉ.

Et vous-même, Madame, êtes-vous exempte des impreſſions?...

Madame GERTRUDE.

Moi!

DUPRÉ.

Vous reſpirez le parfum d'une roſe,
Et des oiſeaux le chant ſçait vous ravir.
Sur votre ſein cette gaze eſt moins cloſe
Quand vous ſentez l'haleine du zéphir.
Cueillez un fruit, c'eſt votre goût qu'il flatte;
Levez les yeux, vous admirez le jour:
Sur tous les ſens vous êtes délicate,
Et votre cœur ſe refuſe à l'amour.

Madame GERTRUDE.

Vous me tenez un langage bien étonnant !

DUPRÉ.

Bien naturel, & quand on eſt auſſi aimable que vous. . . .

Madame GERTRUDE.

Ah ! à mon âge, on ne l'eſt plus, on ne l'eſt plus.

DUPRÉ.

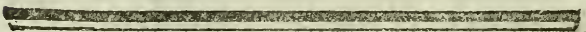
On ne l'eſt plus ! . . .

Madame GERTRUDE.

Laiſſons cela. Pour rectifier vos idées, liſez je vous prie les remarques que j'ai faites. Si vous ne vous y conformez pas entierement, nous ceſſerons de nous voir.

DUPRÉ.

Ceſſer de nous voir ! ah ! liſons, liſons.



SCENE VIII.

ISABELLE, Madame GERTRUDE, DUPRÉ.

ISABELLE.

ARIETTE.

Quel air pur ! le Ciel eſt tranquille;
La paix regne dans cet aſyle.
Quel air pur ! le Ciel eſt tranquille ;
Mais, hélas !
Mon cœur ne l'eſt pas.

Madame GERTRUDE *à Dupré.*

Qu'en dites-vous ?

DUPRÉ.

Tout confirme votre ſyſtême & je vois bien qu'il faut que je me corrige. *(Il prend la main de Madame Gertrude.)*

Madame GERTRUDE.

A la bonne heure ; mais que faites-vous donc ?

DUPRÉ.

Rien, rien ; je me corrige.

Madame GERTRUDE.

Vous baiſez ma main ? Monſieur.

DUPRÉ.

Point du tout : c'eſt pour m'accoûtumer à triompher de moi-même, & c'eſt votre ame qui reçoit mon hommage.

Madame GERTRUDE.

Paſſe pour cela.

ISABELLE.

Ma mere eſt ici avec quelqu'un !

DUPRÉ.

Et ces yeux ſi doux, que vous avez la bonté de fixer ſur les miens ; ces yeux, où je crois voir la pureté du Ciel, ce n'eſt pas eux que j'admire ; c'eſt encore votre ame, c'eſt cette candeur, cette vertu !

Madame GERTRUDE.

Paſſe pour cela.

DUPRÉ.

Malgré la douleur de votre veuvage, vous êtes encore....

Madame GERTRUDE, *en ſoupirant.*

Ne me parlez pas de cela. Mon veuvage ! ah !

ISABELLE.

Ma mere ſoupire, elle a du chagrin.

DUPRÉ.

Me trouvez vous encore ſi coupable ?

Madame GERTRUDE.

Non ; & puiſque vous penſez enfin comme je le deſire ; Dupré, mon cher Dupré, vous faites mon bonheur.

ISABELLE.

Ma mere eſt heureuſe ; que je ſuis contente !

SCENE IX.

DORLIS, ISABELLE, Me. GERTRUDE, DUPRÉ.

DORLIS.

TOUTES mes recherches ſont inutiles : mais ; c'eſt elle, c'eſt elle-même ; quel bonheur ! St, ſt !

[*Il tire Iſabelle par la robe ; elle fait un cri.*]

ISABELLE.

Ahi ! [*Dorlis s'enfuit.*]

Madame GERTRUDE.

[*A Dupré.*] Diſparoiſſez pour un moment.

[*Dupré ſe ſauve par la fauſſe porte du Pavillon.*]

SCENE

SCENE X.

Madame GERTRUDE, ISABELLE.

Madame GERTRUDE.

QUE faites-vous ici, ma fille ?

ISABELLE.

Ma mere, je ne pouvois dormir, je me ſuis relevée; j'ai trouvé la porte de ma chambre ouverte, je ſuis deſcendue dans le jardin pour prendre le frais.

Madame GERTRUDE.

[*à part.*] J'ai oublié de la fermer; c'eſt cette Madame Furet qui en eſt cauſe, elle m'a tourné la tête. [*haut.*] Vous êtes deſcendue ſans ma permiſſion ?

ISABELLE.

Vous n'étiez pas là, ma mere.

Madame GERTRUDE.

Et vous m'écoutiez ?

ISABELLE.

Oui, ma mere; j'ai vû de la lumiere dans vôtre Pavillon, je me ſuis approchée, je vous ai entendu ſoupirer; cela m'a fait de la peine : & puis vous avez dit que vous étiez heureuſe; cela m'a fait plaiſir : & puis, comme j'allois m'approcher encore, il m'a ſemblé que quelqu'un me tiroit par ma robe, & cela m'a fait peur.

Madame GERTRUDE.

Vous êtes une petite viſionnaire; avez-vous vû qulqu'un avec moi ?

ISABELLE.

Non, mais on vous parloit.

Madame GERTRUDE.

On me parloit! & que me disoit-on?

ISABELLE.

Je n'ai pas compris.

Madame GERTRUDE.

Allez, allez; remontez à votre chambre.

ISABELLE.

Ah! ma mere, restons encore un moment: je vous prie de me dire une chose.

Madame GERTRUDE.

Quoi?

ISABELLE.

Quel est donc ce Dupré qui rend les gens heureux? Est-ce Monsieur Dupré, le Juge de la Prevôté?

Madame GERTRUDE.

Quelle idée! l'avez-vous vû?

ISABELLE.

Non; mais j'ai cru reconnoître sa voix.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Que lui dirai-je? Heureusement elle est simple, & je lui ferai accroire ce que je voudrai.

ISABELLE.

A quoi pensez-vous donc, ma mere?

Madame GERTRUDE.

Je songe à l'importance du secret que j'ai à vous révéler; c'est un mystère que je dois cacher à tout autre. Faites-moi serment....

ISABELLE.

Il est tout fait; la volonté de ma mere est un serment pour moi.

Madame GERTRUDE.

La voix que vous avez entendue eſt celle de Monſieur Dupré, ſans être la ſienne.

ISABELLE.

Je ne comprends pas.

Madame GERTRUDE.

N'avez vous pas lû le Livre que je vous ai donné ?

ISABELLE.

Ah ! oui ; le Comte de Gabalis qui dit qu'il y a des Sylphes, des Eſprits Aëriens, des Intelligences, cela m'a amuſée ; mais eſt-ce que tout cela eſt vrai ?

Madame GERTRUDE.

Oui, ma fille. Quand on a toujours eû une conduite ſans reproche, quand la vertu ſeule a toujours dirigé nos actions & nos moindres penſées, ô ma chere fille, notre ame alors s'éleve au-deſſus d'elle-même ; elle s'épure & devient digne d'un commerce intellectuel avec des Intelligences ſupérieures à notre être, qui nous conſolent dans les amertumes de la vie.

ISABELLE.

Ah ! ma mere, j'ai grand beſoin auſſi de conſolation.

Madame GERTRUDE.

Vous ! eh ! que vous manque-t-il ?

ISABELLE.

Rien.

Madame GERTRUDE.

Deſirez-vous quelque choſe ?

ISABELLE.

Je crois que oui.

Madame GERTRUDE.

Quoi ?

ISABELLE.

Je n'en ſçais rien, mais...

ARIETTE.

Un ſecret ennui me dévore,
Quand je m'abandonne au ſommeil;
Et le matin à mon réveil,
Je ſuis plus inquiette encore.
Je ne ſçais d'où vient ma langueur;
Mais je ſoupire,
Mais je deſire.
Si rien ne ſatisfait mon cœur,
Maman, Maman, quel eſt donc le bonheur?

Madame GERTRUDE.

Ma fille, éloignez ces idées; ce ſont des piéges des mauvais Génies.

ISABELLE.

Des mauvais Génies! vous me faites trembler. Il eſt bien mieux de s'entretenir, comme vous, avec des Sylphes, des Eſprits purs; mais je n'imagine pas comment des Eſprits parlent.

Madame GERTRUDE.

Ils empruntent les organes des hommes, & nous apparoiſſent ordinairement ſous une figure qui nous eſt familiere, comme celle d'un parent, d'un ami.

ISABELLE.

Comme celle de Monſieur Dupré?

Madame GERTRUDE

Oui, oui.

ISABELLE.

Et que dit Monſieur Dupré, quand on lui prend ſa figure ?

Madame GERTRUDE.

Il n'en ſçait rien, ce n'eſt qu'une apparence.

ISABELLE.

Mais vous m'avez dit que l'on devoit fuir juſqu'à l'apparence des hommes, & cette apparence...

Madame GERTRUDE.

Il n'y a rien à craindre quand on eſt ſage.

ISABELLE.

Ah ! ma bonne maman, que vous me faites aimer la vertu ! Mais ſi je ſuis bien ſage, bien ſage, aurai-je auſſi une Intelligence ?

Madame GERTRUDE.

Je l'eſpére, & pour vous faire parvenir à l'état de perfection que mérite un ſi rare avantage, vous irez demain au Couvent. Oui ; c'eſt-là, ma chere enfant, que l'on trouve un abri ſûr contre le ſouffle empoiſonné d'un monde dangéreux.

ARIETTE.

Comme une roſe,
La naïve pudeur,
Quand on l'expoſe,
Perd bientôt ſa fraîcheur.
Ah ! pour flétrir l'éclat d'une ſi rare fleur,
Il faut ſi peu de choſe !
Conſerve donc l'honneur
Comme une roſe.

ISABELLE.

Mais au Couvent, il y a donc auſſi des Eſprits Aëriens qui font le bonheur des filles?

Madame GERTRUDE.

Oui.

ISABELLE.

Et comment cela donc?

Madame GERTRUDE.

Ils apparoiſſent en ſonge.

ISABELLE.

Il faudra donc que je dorme toujours? mais vous ne dormiez pas vous, quand, tout à l'heure...

Madame GERTRUDE.

Laiſſons cela, ma fille. Il eſt tems de vous retirer.

ISABELLE.

J'ai encore une choſe à vous demander; pourquoi ne voulez-vous pas que l'on ſçache le bonheur que vous avez? Cela exciteroit les ames à la vertu.

Madame GERTRUDE.

Non, Je ne ferois qu'exciter l'envie, & comme tout le monde n'eſt point digne de la faveur que je reçois, je dois en faire un myſtere pour n'humilier perſonne.

ISABELLE.

Ah! que c'eſt bien dit, maman! je vais méditer là deſſus juſqu'à demain.

Madame GERTRUDE.

C'eſt fort bien; mais laiſſez-moi, j'ai encore quelques lectures à faire.

ISABELLE.

Vous veillez toujours trop tard, votre ſanté m'inquiette; retirons-nous enſemble.

Madame GERTRUDE.

Soit. [*à part.*] Que je me reproche d'être obligée de tromper ma fille! je prends mon parti; je vais congédier pour jamais Dupré. L'éducation d'une fille doit être plus chere que tout.

ISABELLE.

Mais, qu'eſt-ce que vous avez donc? vous parlez toujours toute ſeule.

Madame GERTRUDE.

Paix! je n'ai pas encore fait ma ronde, je vais voir ſi tout eſt bien fermé; attendez-moi là, & ne quittez point que je ne vous appelle, ou que je ne revienne vous chercher.

SCENE XI.

ISABELLE, DORLIS.

ISABELLE.

(*Iſabelle réfléchit; &, pendant ce tems, Dorlis paroît & ſuit des yeux Madame Gertrude; enſuite il revient & ſe cache derriere un arbre.*)

HÉLAS! que n'ai-je aſſez de vertu pour mériter comme ma mere! .... Je me perds dans mes réflexions.

DORLIS.

Elle ſe promene dans le fond du jardin! profitons de l'occaſion.

DORLIS.

ARIETTE.

Isabelle, Isabelle !

ISABELLE.

Qui m'appelle ? qui m'appelle ?

DORLIS.

O ma chere Isabelle !
Ne craignez rien d'un cœur fidele.

ISABELLE.

Que ces accens me semblent doux !

DORLIS.

Ne craignez rien d'un cœur fidele ;
Il ne respire,
Il ne soupire
Que pour vous.

ISABELLE, *à part.*

Flatteuse espérance !
(*Haut.*) Offrez-vous à mes yeux,

DORLIS, *paroissant.*

Momens délicieux !

ISABELLE, *étonnée.*

C'est Dorlis ou son apparence.
Je ne sçais si c'est une erreur ;
Mais ces traits sont chers à mon cœur.

DORLIS.

Approuvez ma sincere ardeur ;
Ces instans sont chers à mon cœur.

ISABELLE.

Je suis toute tremblante.

DORLIS.

Raſſurez vous, l'amour qui m'anime. . . .

ISABELLE.

L'amour qui vous anime ! . L'amour, eſt-ce une Intelligence ? Ne me trompez point.

DORLIS.

Moi vous tromper ! ô Ciel ! Oui, c'eſt l'Intelligence la plus pure . . . Oui, c'eſt l'Amour lui-même qui remplit mon cœur, qui pénétre mes ſens, qui entraîne vers vous toutes mes penſées, tous mes deſirs, & qui s'empare enfin pour vous ſeule de toutes les facultés de mon ame.

ISABELLE, *à part.*

C'en eſt une, c'en eſt une ; je n'en puis plus douter, [*haut.*] & c'eſt pour moi, pour moi ſeule . . . . que je ſuis heureuſe !

DORLIS.

Heureuſe ! je ſuis donc bien plus heureux moi-même. Permettez qu'à vos genoux . . . .

ISABELLE.

Arrêtez, vous me confondez ; c'eſt moi qui dois vous remercier de la bonté que vous avez de m'aimer. Suis-je donc aſſez ſage, aſſez vertueuſe, pour . . . .

DORLIS.

Aſſez ſage, aſſez vertueuſe, que trop peut-être. . . . Mais non, l'innocence impoſe, réprime l'audace. . . . Et qui ſeroit capable. . . . Ma chere Iſabelle, conſervez toujours ces précieuſes qualités qui vous rendent auſſi reſpectable que votre beauté vous rend digne de nos hommages.

ISABELLE.

Ma beauté, c'eſt peu de choſe ; ma vertu, [*en ſou-*

pirant.] c'eſt tout ; & j'ai bien deſſein de la conſerver auſſi toujours, puiſqu'elle vous plaît tant ; cependant, j'ai des ſcrupules.

DORLIS.

Quoi?

ISABELLE.

Ma mere m'a dit qu'il ne falloit point avoir d'idées terreſtres. J'en ai eû, j'en ai encore, à ce que je crois : vous en jugerez, car je ne m'y connois pas.

DORLIS, *allarmé.*

Comment ?

ISABELLE.

Mais oui, ce jeune Dorlis dont vous m'offrez les traits... Tenez, je ne l'ai jamais vû ſans une certaine émotion. Je n'ai jamais ceſſé de penſer à lui. Ne ſont-ce pas là des idées terreſtres ?

DORLIS.

Ah!

ISABELLE

Ne vous fâchez pas ; je vous avoue tout.

DORLIS.

Me fâcher ! Au contraire, vous me comblez de joie : Dorlis & moi ce n'eſt qu'un.

ISABELLE.

J'entends : [*à part.*] c'eſt lui ſans être lui, nous y voilà. [*haut.*] Vous m'avez devinée, vous ne pouviez prendre une forme qui me plût davantage.

DORLIS, *à part*

Je n'y comprends rien ; mais elle m'enchante.

ISABELLE.

Vous venez donc pour me conſoler dans les amertumes de la vie ?

DORLIS.

Vous avez des chagrins ?

ISABELLE.

Je n'en ai plus, je vous vois. A propos, réjouiſſons-nous, j'entre demain au Couvent; c'eſt-là que l'on eſt plus vertueuſe, n'eſt-ce pas ?

DORLIS, *allarmé.*

Vous allez demain au Couvent !

ISABELLE.

Demain pour toujours; je ne ſuis fâchée que d'une choſe, c'eſt de quitter ma mere que j'aime bien ; mais vous ne m'abandonnerez pas dans mes chagrins, votre image me ſuivra par-tout, vous m'ap paroîtrez dans mes ſonges, ou comme vous voudrez, pourvû que cela n'humilie perſonne.

DORLIS, *à part*

Je m'y perds. On abuſe de ſa crédulité. [*haut.*] Non, vous n'irez pas au Couvent; & ſi vous m'aimez....

ISABELLE.

Si je vous aime ! je ne ſuis pas ingrate ; maman me gronderoit, ſi je ne vous aimois pas.

DORLIS.

Vous m'aimez, votre mere approuve... vous irez au Couvent ... tout cela ſe contredit. On vous trompe & vous conſentiriez....

ISABELLE.

Si ma mere le veut, il faut que je lui obéiſſe, & pour tous les biens du monde, je ne voudrois pas lui déplaire. Me conſeilleriez-vous ? ....

DORLIS, *après un moment de réflexion.*

Non ; mais vous ne lui déſobéirez pas. Je ſais

des moyens ſûrs pour lui faire changer de réſolution ; vous & moi nous ſerons unis.

ISABELLE.

Nous le ſommes déjà.

DORLIS.

Nous le ſerons davantage.

ISABELLE.

Tant mieux ; venez donc la perſuader vous-même : elle ſera bien aiſe de ſavoir que vous me faites l'honneur de vous attacher à moi.

DORLIS.

Il n'eſt pas tems encore, il me ſuffit pour le préſent de connoître que j'ai le bonheur d'être aimé de vous.

ARIETTE.

DUO.

ISABELLE.	DORLIS.
Il tient ma main, il la baiſe, il la ſerre.	
Où ſuis-je ? O ciel ! mon eſprit enchanté !	Rien n'eſt égal à cette volupté.
Venez, venez. O ma mere ! ma mere !	Il n'eſt pas néceſſaire :
Soyez témoin de ma félicité.	Ne troublez point notre félicité.
Je n'ai rien de caché pour elle :	
C'eſt mon exemple, mon modele.	
Ma mere ne veut que mon bien.	Je veux auſſi le vôtre.
ISABELLE. Eh bien ! eh bien ! Il tient ma main, il la baiſe, il la ſerre, &c.	

[*Madame Gertrude paroît ; Dorlis se sauve dans le fond du Théâtre pour n'etre point vû de Madame Gertrude; il rencontre Dupré, qui l'emmene en lui disant :*]

Qu'as-tu fait? nous n'avons plus d'espérance. Suis-moi.

SCENE XII.

Madame GERTRUDE, ISABELLE.

Madame GERTRUDE.

QU'AVEZ-VOUS, ma chere enfant ?

ISABELLE.

Ah ! ma mere, permettez que je vous embrasse. Votre fille est digne de vous.

Madame GERTRUDE.

J'en suis bien-aise, ma fille.

ISABELLE.

Que je vous ai d'obligation d'avoir formé mon cœur à la vertu ; mais votre sage exemple m'a mieux instruite que toutes vos leçons, que tous vos conseils.

Madame GERTRUDE.

Vous m'enchantez, mais quelle agitation ! ...

ISABELLE.

Je ne me sens pas de joie. Oh ! pour le coup, vous n'aurez plus rien à me reprocher : vous ne savez pas, ma mere, vous ne savez pas ; j'ai aussi une Intelligence, moi !

Madame GERTRUDE.

Que voulez-vous dire ?

ISABELLE.

L'Amour, l'Amour est une Intelligence ; n'est-il pas vrai?

Madame GERTRUDE.

L'Amour, dites-vous ?

ISABELLE.

ARIETTE.

Aimer, ſentir, penſer, connoître,
Sur-tout aimer ;
C'eſt prendre un être,
C'eſt s'animer.

Madame GERTRUDE.

Vous m'épouvantez ; expliquez donc ce myſtere.

ISABELLE.

Il eſt là. Où êtes-vous ? revenez donc, voilà ma mere.

SCENE XIII.

DUPRÉ, DORLIS, Madame FURET, Mad. GERTRUDE, ISABELLE.

Madame FURET.

JE vous avois bien dit, Madame ; vous avez laiſſé votre porte ouverte, il eſt entré un voleur ici ; cherchez, Meſſieurs, cherchez.

DUPRÉ.

Doucement, Meſſieurs, vous devez nous connoître, retirez-vous (*à Dorlis.*) reſte là toi. (*Dorlis s'arrête au fond du théâtre.*)

Madame FURET.

C'eſt Monſieur Dupré !

Madame GERTRUDE.

Je ſuis confondue. (*à Iſabelle.*) Allez à votre chambre.

ISABELLE.

J'ai trop peur.

Madame GERTRUDE.

Partez.

[*Iſabelle, en ſe retirant, rencontre Dorlis, & s'arrête avec lui au fond du théâtre.*]

DUPRÉ, *à Madame Gertrude.*

Ne craignez rien, Madame.

Madame FURET.

Je ne m'attendois pas à vous trouver ici à pareille heure.

DUPRÉ.

Il eſt permis de venir voir ſa femme.

Madame FURET.

Votre femme?

Madame GERTRUDE.

Votre femme?

DUPRÉ, *à Madame Gertrude.*

Ne dites mot. [*à Madame Furet.*] Oui, ma femme ou peu s'en faut. C'eſt demain que nous célébrons notre mariage.

Madame GERTRUDE.

Y penſez-vous?

DUPRÉ, *à Madame Gertrude.*

Paix donc! voulez-vous vous perdre de réputation?

Madame FURET.

Je n'en reviens point: n'eſt-ce pas moi que vous deviez épouſer?

DUPRÉ.

Vous étiez dans l'erreur; c'eſt Madame.

Madame FURET.

Vous me trompiez donc ?

DUPRÉ.

Sans doute; il eſt encore permis de tromper ceux qui veulent nous nuire.

Madame FURET.

Ah traître ! j'étouffe de colere !

DUPRÉ, *à Madame Gertrude.*

Vous n'avez pas d'autre parti à prendre.

Madame FURET.

Et vous, Madame, qui ne vouliez jamais vous remarier ?

Madame GERTRUDE.

On peut ſuivre le conſeil que vous m'avez donné tantôt; &, de plus, on ſe trouve quelquefois obligé par des circonſtances...

Madame FURET.

Des circonſtances ! fort bien. Je n'oublierai pas le mot. Vous donnez un exemple bien édifiant à votre fille ! la voilà avec un jeune homme.

DUPRÉ.

Il n'y a rien d'étonnant. [*à Dorlis & à Iſabelle.*] Approchez : mon neveu épouſe Iſabelle.

Madame GERTRUDE.

Il épouſe ma fille ?

DUPRÉ.

Eh ! oui. [*bas à Madame Gertrude.*] La réputation, l'honneur....

Madame GERTRUDE.

Oui, Madame, il l'épouſe.

DORLIS, *à Madame Gertrude.*

Ah ! Madame !

DUPRÉ

DUPRÉ.

Paix.

ISABELLE.

Ah ! ma mere ! je ſerai donc la femme d'une Intelligence ?

Madame GERTRUDE.

Taiſez-vous.

Madame FURET.

Je vois là du myſtere ; de plus, des circonſtances... Tant mieux. Je vengerai l'outrage que l'on me fait. Ah ! quels gens ! quelle conduite ! quelle perverſité ! c'eſt ce qui me conſole. Je publierai par-tout votre hiſtoire avec des couleurs .... laiſſez-moi faire. C'eſt une bonne journée. Ceci vaut encore mieux que l'èſcapade de la petite Penſionnaire.

DUPRÉ.

Eh ! bien, Madame, allez, parlez, publiez ; mais ſçachez qu'en éclairant les démarches d'autrui, on s'aveugle bien ſouvent ſur ſon propre danger. Apprenez que la Penſionnaire enlevée eſt votre fille, & que ſon raviſſeur eſt le jeune homme que vous avez fait déshériter ſi charitablement.

Madame FURET.

O Ciel ! ma fille ! Le jeune homme ! [*elle ſort.*]

SCENE XIV. & *derniere.*

DUPRE', Madame GERTRUDE, ISABELLE.

DUPRÉ, *à Madame Gertrude.*

Et vous, Madame, croyez que le vrai bonheur ne dépend pas de l'opinion d'autrui. Quand on n'a

rien à ſe reprocher, il eſt en nous-mêmes. C'eſt une vérité dont j'eſpere bientôt vous convaincre.

Madame GERTRUDE.

Et c'eſt demain que doit ſe faire notre mariage?

DUPRÉ.

Abſolument

Madame GERTRUDE.

C'en eſt fait, je me réſigne.

ISABELLE.

Je n'entends rien à tout cela; mais je me réſigne auſſi comme ma Mere.

Madame GERTRUDE.

Ma fille, j'avois mes raiſons pour vous parler tantôt comme j'ai fait; c'étoit pour vous éprouver. Vous n'irez pas au Couvent. Vous épouſez Dorlis, le neveu de Monſieur.

DUPRÉ.

Qui n'eſt point une Intelligence.

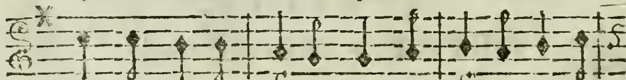
DORLIS.

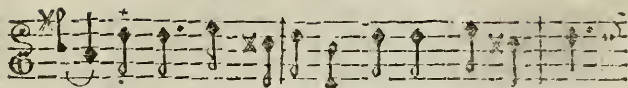
Non; mais qui vaut mieux. On vous expliquera tout cela.

VAUDEVILLE.

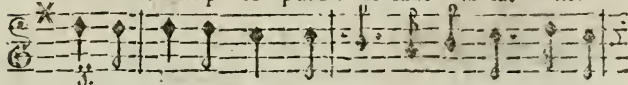
DUPRÉ.







ir ? C'eſt volup- té pure : Il faut la ſai- ſir.



Que l'on gronde, Que l'on fronde ; Le bonheur vous

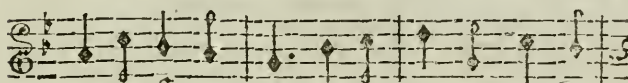


en conſo- le- ra. Rendez- vous au mon- de :

Mineur. Gertrude.



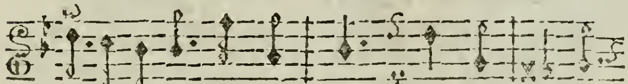
Le bon- heur vous fi- xe ra. POur goû-



ter le vrai bon- heur, Je ſens bien qu'il faut qu'on



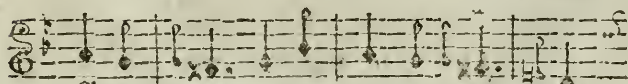
aime. Dupré fait parler mon cœur, Et mon ſyſ-



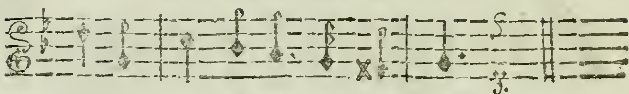
tême N'étoit qu'une er- reur. Que l'on gronde,



Que l'on fronde : L'Amour à ſes loix nous



ſoumet- tra. Ainſi va le mon- de,



DORLIS.

La beauté doit nous charmer :
C'eſt la loi de la Nature.
Nos cœurs ſont faits pour aimer.
En vain la cenſure
Prétend nous blâmer.
Qu'elle gronde,
Qu'elle fronde,
On aime, & toujours on aimera.
Ainſi va le monde,
Et toujours de même il ira.

ISABELLE.

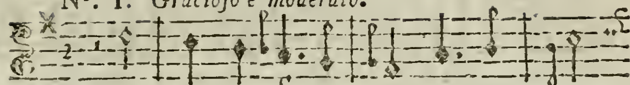
J'avois toujours ignoré
Ce plaiſir qu'enfin j'éprouve.
Vous aimez Monſieur Dupré,
Moi, Maman, je trouve
Dorlis à mon gré.
Que l'on gronde,
Que l'on fronde,
Je ſens que toujours il me plaira;
Et devant le monde
Votre exemple m'excuſera.

Madame GERTRUDE, *au Public.*

Notre ouvrage eſt imparfait :
J'appréhende la critique.
Comme la bonne Furet,
Un Cenſeur cauſtique
Condamne tout net.
Qu'il nous gronde,
Qu'il nous fronde,
Notre pauvre Auteur s'affligera.
Mais s'il vient du monde,
Ce bonheur le conſolera.

FIN DU VAUDEVILLE.

N°. 1. *Graciofo e moderato.*



O Nuit, charmante nuit! fois pro- pice



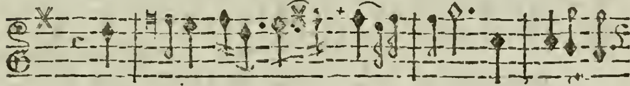
à l'A- mour; Et tu fe- ras pour



moi plus belle qu'un beau jour. O nuit, char-

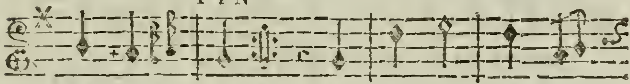


mante nuit! fois pro- pice à l'A- mour;

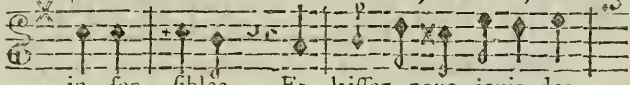


Et tu fe- ras pour moi plus bel-le

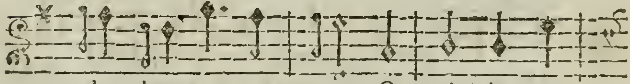
FIN



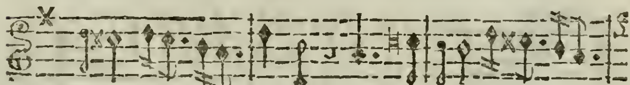
qu'un beau jour. Dormez, dor-mez, Cœurs



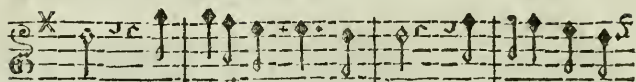
in- fen- fibles, Et laiffez- nous jouir des



plus heureux mo- ments- O nuit! fous tes



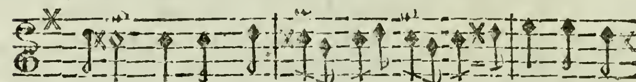
om- bres pai- fibles, Af- fou- pis les ja-



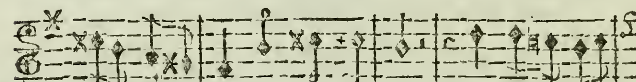
loux, É- veil-le les a- mans. At-tire en ce



lieu ſo- li- tai-re, L'ob-jet de mes plus chers de-



ſirs; Cache l'A- mour & ſes plai- ſirs Sous le



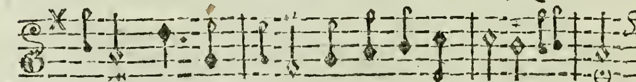
voile é- pais du myſ- te- re. Mon cœur lan-



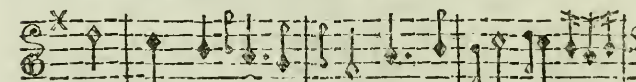
guit ſans eſ- pé- ran- ce. Quels maux on é-



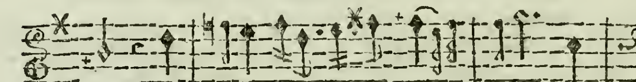
prouve en ai- mant! Mais je pré- fe- re mon tour-



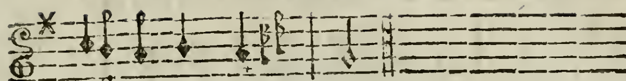
ment. Au né- ant de l'indif- fé- ren- ce



O nuit, charman-te nuit! ſois propi- ce à l'A-

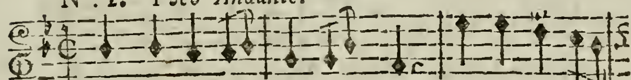


mour; Et tu ſe- ras pour moi plus

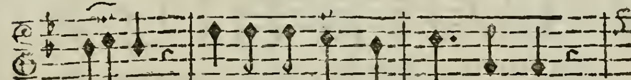


bel- le qu'un beau jour.

N°. 2. *Poco Andante.*



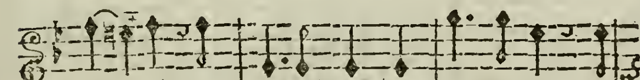
SAns ſouci vi- vre pour ſoi, Jou-ir de ſoi-



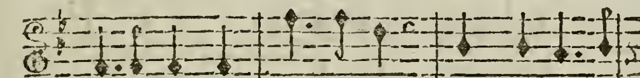
mê- me ; Fai-re du tems un bon em- ploi ;



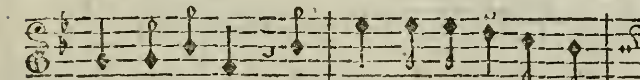
Etre heureux: voi- là ma loi ; C'eſt un bon ſyſ-



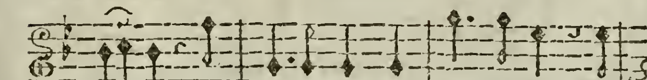
tê- me. Qu'im-porte ce qu'on dit de moi, Qu'im-



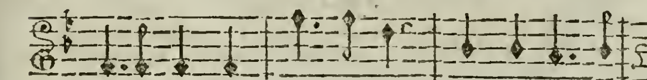
porte ce qu'on dit de moi, Quand du tems je



fais bon emploi, Et quand je jou-is de moi-



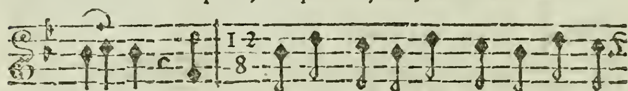
mê- me ? Qu'impor-te ce qu'on dit de moi, Qu'im-



porte ce qu'on dit de moi, Quand du tems je



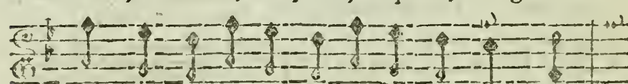
ſais bon emploi, Et quand je jouis de moi-



mé- me ? Que Sot- te, Cago- te, Bi- go-te, Ja-



bote, Mé- diſe, Mé-priſe, S'épuiſe; en aigreur; Ja-



mais je n'écou-te Sa vaine clameur. Tran-



quil-le je goûte Le repos du cœur. Jouir



de ſoi- même, Voi- là le ſyſ- tême Qui



fait le bonheur : Oui, c'eſt le ſyſ- tême Qui



fait le bonheur, Qui fait le bon- heur.

APPROBATION.

J'ai lû, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, *Iſabelle & Gertrude ou les Sylphes ſuppoſés ;* & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 20 Août 1765. MARIN.

Le Privilège & l'Enregiſtrement ſe trouvent au nouveau Théâtre François & Italien.

AIRS
Détachés
DE
GERTRUDE et ISABELLE
OU
DES SILPHES SUPPOSÉS
Comédie en un Acte

Representée
Sur le Théâtre de la Comedie
Italienne.

Gravés par Mad. De Lusse.

Prix 1^{tt} 16.

A PARIS.

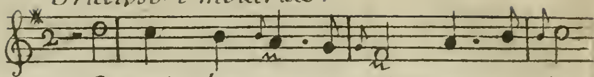
Chez M. De La Chevardiere Md. de Musique du Roi et de la Famille Royale rue du Roule à la Croix d'Or.

Et aux adresses ordinaires.

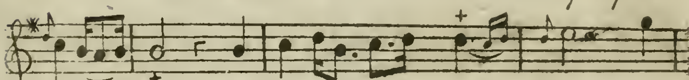
Avec Approbation et Privilege du Roi.

Gracioso è moderato.

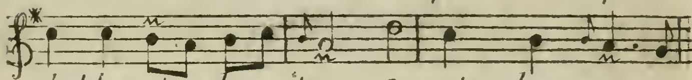
N.o I.



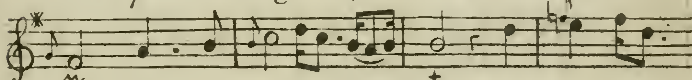
O nuit charman-te nuit! Sois propice



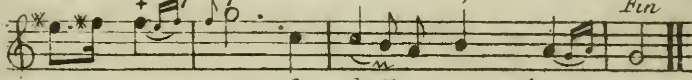
à l'A-mour, Et tu se-ras pour moi plus



bel-le qu'un beau jour; O nuit char-man-te



nuit! sois propice à l'A-mour, Et tu se-



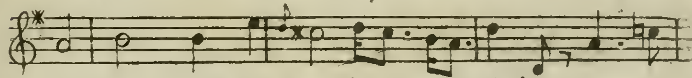
-ras pour moi plus belle qu'un beau jour



Dormez, dormez cœurs in-sen-sibles, Et



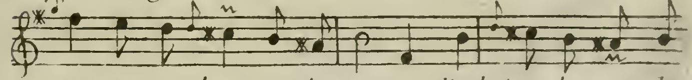
laissez nous jouir des plus heureux moments;



O nuit! sous tes om-bres pai-si-bles as-sou-



-pis les ja-loux, é-veil-le les a-mans: At-



-tire en ce lieu so-li-tai-re, l'Ob-jet de mes plus

chers de-sirs, Ca-che l'A-mour et ses plai-

-sirs Sous le voile é-pais du mis-tere.

Mon cœur lan-guit sans es-pe-ran-ce.

Quels maux on é-prou-ve en ai-mant;

Mais je pré-fe-re mon tour-ment au neant

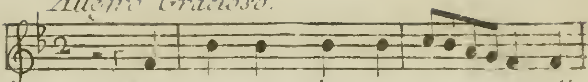
de l'indiffe-ren-ce. O nuit charman-te nuit!

Sois pro-pi-ce à l'A-mour Et tu se-ras

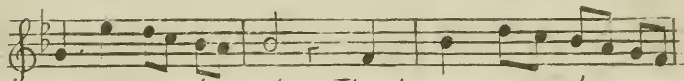
pour moi plus bel-le qu'un beau jour.

Allegro Gracioso.

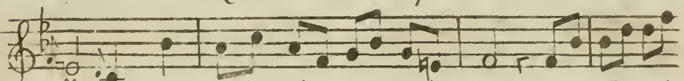
N.° II.



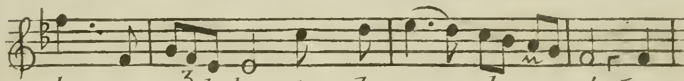
De sa mo-des-te me-re Elle



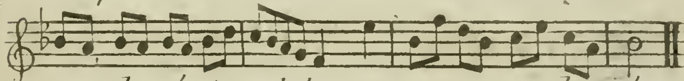
a sai-si le goût, L'œil per-çant du mys-



-tè-re Ne voit rien et voit tout: Ses ti-mi-

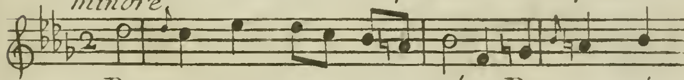


-des pru-nel-les Se glis-sant de co-té, Lan-

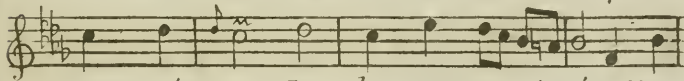


-cent des é-tin-cel-les De pu-re vo-lup-té.

minore



Dou-ce-ment tour-men-té-e De ses quin-



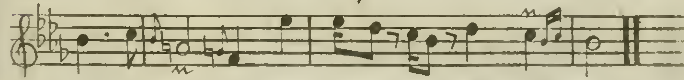
-ze ou seize ans, Ten-dre-ment a-gi-té-e, De



ses transports naissans; Ne pensant point en-cor-



-re, Mais cherchant à pen-ser D'un de-sir



qu'elle i-gno-re Son cœur se sent pres-ser

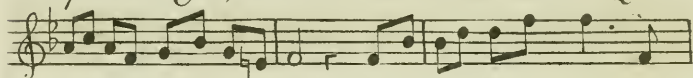
maggiore.



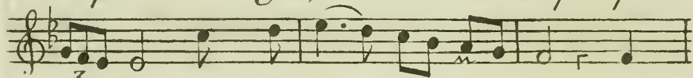
Lorsque je suis près d'el-le Je la vois



qui rou-git, Son embarras dé-cel-le Que



le penchant a-git; N'est-il donc pas pos-



-si-ble qu'elle ap-prou-ve mon feu? Pour



une a-me sen-si-ble Rougir est un a-veu .

minore.



Quand les yeux se ré-pon-dent Ce langa-



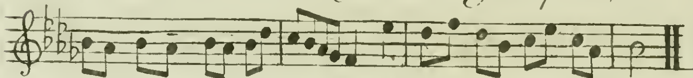
-ge est bien sûr, Quand leurs traits se con-fon-



-dent Il n'est plus rien d'obs-cur; Nos pau-pie-



-res bai-sé-es, Nos regards n'en font qu'un, A-



-mes, cœurs et pensé-es A-lors tout est commun .

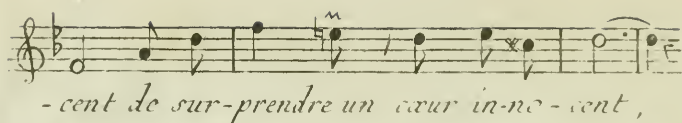
Allegro moderato.

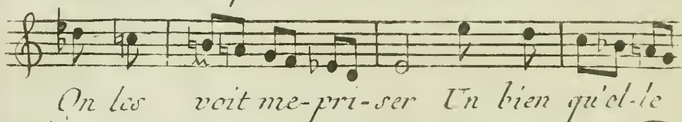
N.o III.

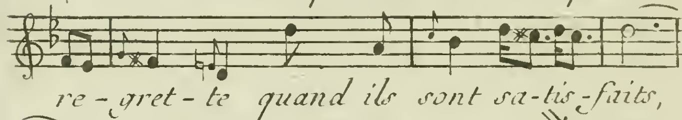
On ne peut jamais - Veiller de trop près Gentil-le Fillet-te Que l'Amour guet-te, On ne peut ja-mais - - Veiller de trop près Gentille Fillette Que l'A-mour guet-te.

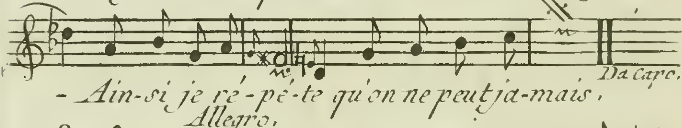
Un ins-tant dés qu'on l'a-ban - don-ne, De pe - tits sé - ducteurs un nombre l'en-vi - ron-ne, un nombre l'en-vi-ron - ne.

Et leur essain à l'en - tour bour- -don . . . . . ne Tous n'attendent que l'ins- -tant De sur - pren-dre un cœur in - no-

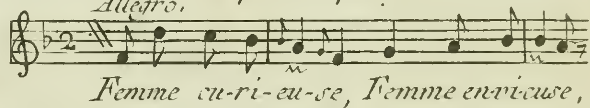

-cent de sur-prendre un cœur in-no-cent ,


On les voit me-pri-ser Un bien qu'el-le

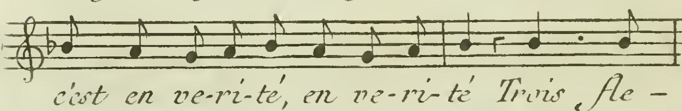

re-gret-te quand ils sont sa-tis-faits,

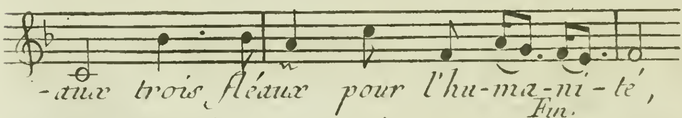

Da Capo.
-Ain-si je ré-pé-te qu'on ne peut ja-mais.

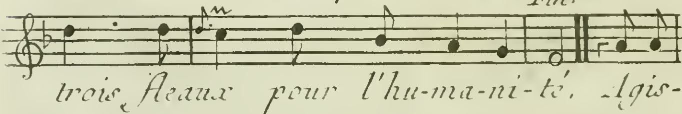
N°. IV.

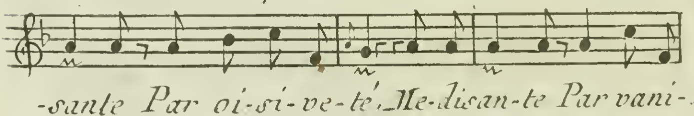

Allegro.
Femme cu-ri-eu-se, Femme en-vi-euse,


Ai-gre, ca-got-te, Bi-got-te, Ca-got-te, Oh !


c'est en ve-ri-té, en ve-ri-té Trois fle-


-aux trois fléaux pour l'hu-ma-ni-té,
Fin.


trois fleaux pour l'hu-ma-ni-té. Agis-


-sante Par oi-si-ve-té, Me-disan-te Par vani-

-té, Mé-chan-te mé-chan-te Par cha-ri-

Adagio. *Allegro.*

-té par cha-ri-té, Oh! c'est en ve-ri-té, en

ve-ri-té Trois fleaux, trois fleaux pour l'hu-

-ma-ni-té, trois fléaux pour l'humani-

-té. Quand ces fle-aux sont ré-u-nis,

C'est un Cer-be-re. Qui nous fait la

Adagio.

guer-re, Tous les plai-sirs, tous les plai-

-sirs sont ban-nis. Femme

Da Capo.

N.° V.

poco Andante.

Sans sou-ci vi-vre pour soi,

jou-ir de soi même ; Fai-re du tems un

bon em-ploi, Etre heureux voi-la ma loi,

C'est un bon sys-tê-me, Qu'im-por-te

ce qu'on dit de moi, qu'im-por-te ce qu'on

dit de moi quand du tems, je fais bon em-

-ploi, Et quand je jou-is de moi-même, Qu'im-

-por-te ce qu'on dit de moi, qu'im-por-te

ce qu'on dit de moi, Quand du tems, je

fais bon em-ploi, Et quand je jou-

12
8

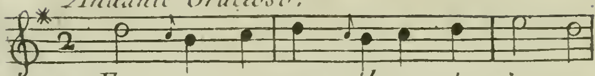
-is de moi-même Que So-te, Ca-go-te, Bi-
-go-te, Jabote, Mé-di-se, Méprise, S'épuise en aigreur, Ja-
-mais je n'écou-te Sa vai-ne cla-meur; Tran-
-qui-le je gou-te Le re-pos du cœur.

Jou-ir de soi-même, Voi-la le sys-
-tê-me, Qui fait le bon-heur, Oui c'est
le sys-tê-me, Qui fait le bon-heur,
qui fait le bon-heur.

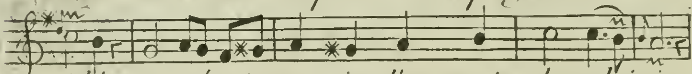
Romance.

Andante Gracioso.

N.° VI.



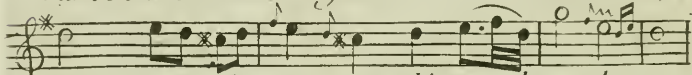
1. En vous ve-yant il ne m'est pas pos-
2. Vous res-pi-rez le parfum d'u-ne



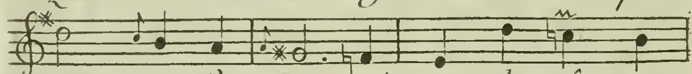
-si-ble, De ré-sis-ter à l'at-trait du plai-sir;
Rose, Des Rossi-gnols le chant sçait vous ra-vir;



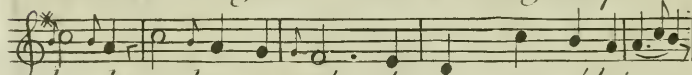
Si la Na-ture a fait mon cœur sen-si-ble,
Sur vô-tre sein cet-te gaze est moins clo-se,



Est - - ce de moi que dé-pend un de-sir;
Quand vous sen-tez la frai-cheur du Ze-phir.



Un mot fla-teur qui sort de vô-tre
Cueil-lez un fruit c'est vô-tre gout qu'il



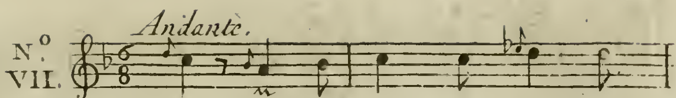
bouche, Un doux regard de ces yeux séduisans,
flatte, Le-vez les yeux vous ad-mi-rez le jour,



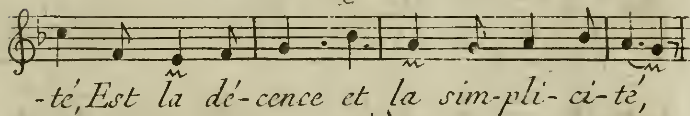
Et cet-te main, cet-te main que je touche Ah!
Sur tous les sens vous ê-tes dé-li-ca-te Et



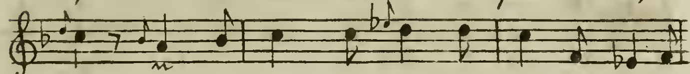
tout en vous doit ex-cu-ser les sens.
vô-tre cœur se re-fu-se à l'A-mour!



Oui, oui le fard de la beau-



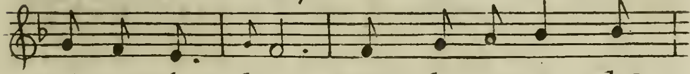
-té, Est la dé-cence et la sim-pli-ci-té,



Oui, oui le fard de la beau-té est la dé-



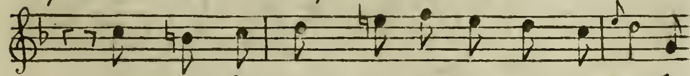
-cence et la sim-pli-ci-té: L'Art est



de ca-cher l'art, C'est le moyen de



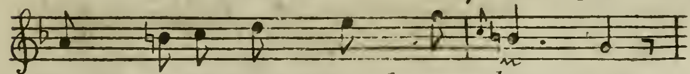
plai-re, C'est le point né-ces-sai-re,



Il faut la voir cet-te Da-me Gertrude,



C'est un mi-roir Pour u-ne prude, Il faut la



voir, A-vec son grand mouchoir, Noir,



Il faut la voir, Avec son grand mou-

-choir, Noir, Il se plisse ou s'étend sous ses

mains ver-tu-eu-ses, S'a-jus-te s'ar-ron-dit-

-prend des formes heu-reu-ses, Et mé-

-na-ge des jours, des jours de vo-lup-té, Par

ci, par là dont l'œil est en-chan-té, Le

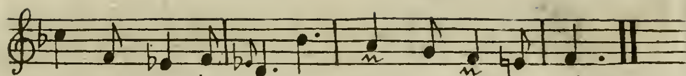
blanc le noir on en est en-chan-té. Ain-si l'on

voit dans un bo-ca-ge som-bre, Les ray-

-ons du so-leil se jou-er a-vec L'om-bre.

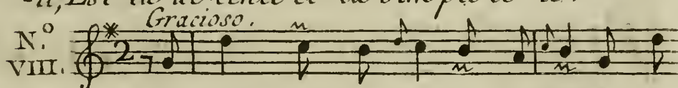
Oui, oui, oui le fard de la beau-té Est la dé-

-cence et la sim-pli-ci-té, Oui, oui le fard de la beau-

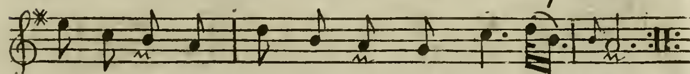


-té, Est la dé-cence et la sim-pli-ci-té.

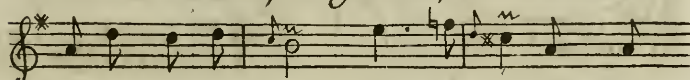
N.° VIII.



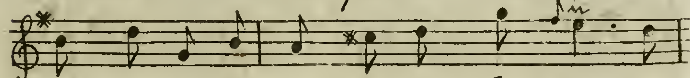
Le tems sur ses aî-les ra-pi-des, En-



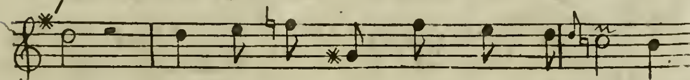
-le-ve la beau-té, les gra-ces, les a-mours:



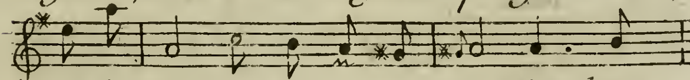
Il est des at-traits plus so-li-des, Les



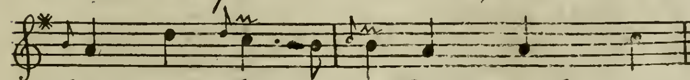
qua-li-tés du cœur doivent char-mer tou-



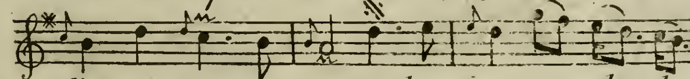
-jours; Cet a-van-tage est pre-fé-ra-ble,



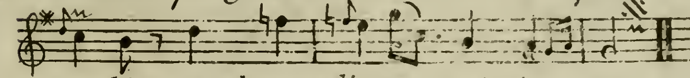
A l'é-clat qui s'é-va-nou-it; Le bon-



-heur est plus du-ra-ble, Quand c'est



l'A-me qui jou-it, Le bon-heur est plus du-



-ra-ble, Quand c'est l'a-me qui jou-it.

N.° VIIII.

Gracioso.

On ne voit ja-mais u-ne fleur,-

Se con-ser-ver deux ma-ti-nées, Mais

quand ses feuil-les sont fan-né-es,

El-le garde en-cor son o-deur: Beauté jeu-

-nesse on vous com-pa-re, A ce vif é-clat

d'un mo-ment, Et le par-fum au sen-ti-

-ment, Qui pour nous est un bien plus ra-

-re, Et le par-fum au sen-ti-ment,

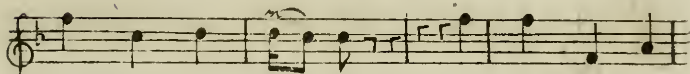
Qui pour nous est un bien plus ra-re.

N.° X.

Andante.



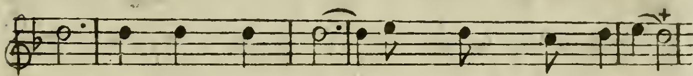
Quel air pur! quel air pur! Le



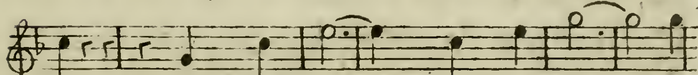
Ciel est tran-qui-le, Le Ciel est tran-



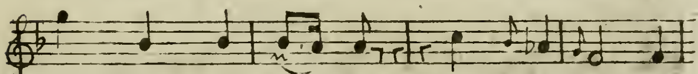
-qui-le, La Paix re-gne dans cet a-



-zi-le, La paix re-gne dans cet azi-



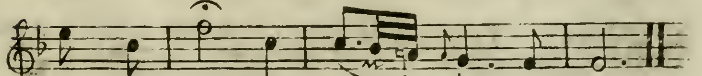
-le, Quel air pur! quel air pur! Le



Ciel est tran-qui-le, Mais hé-las! Mon



cœur ne l'est pas, Mais hé-las! Mon cœur



ne l'est pas, mon cœur ne l'est pas.

Allegro moderato.

N.o XI.

Un se-cret en-nui me dé-vo-re

Quand je m'a-ban-don-ne au som-meil,

Et le ma-tin à mon ré-veil, Je suis

plus in-quiette en-co-re, J'i-gno-re d'ou

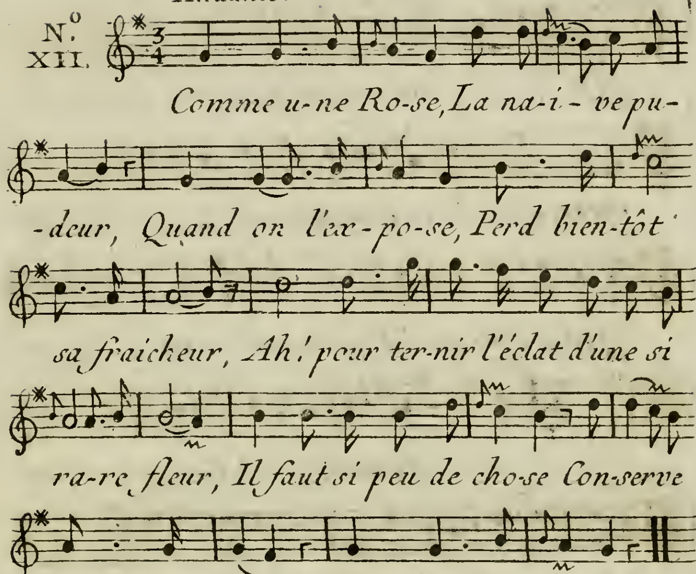
vient ma langueur, Mais je sou-pi-re,

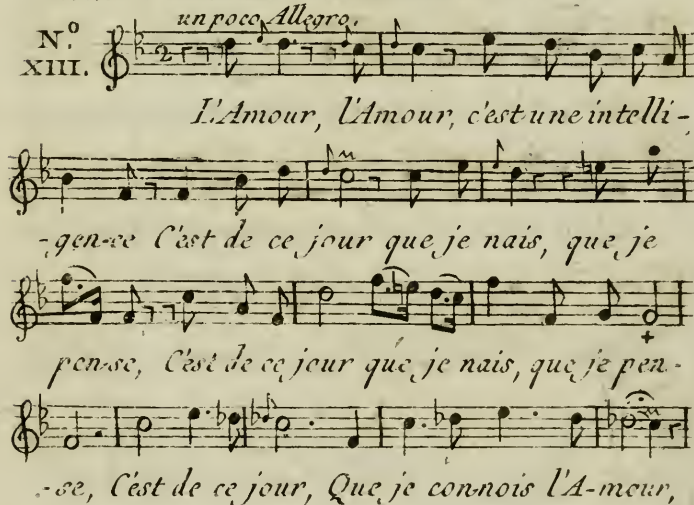
Mais je de-si-re, Si rien ne sa-tis-

-fait mon cœur, Ma-man, ma-man, quel est

donc le bonheur? Maman, maman, quel est

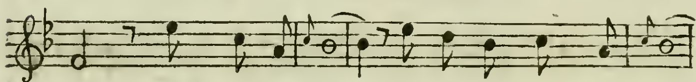
donc le bonheur? quel est donc le bonheur?


Andante.
N.° XII.
Comme u-ne Ro-se, La na-i - ve pu-
-deur, Quand on l'ex-po-se, Perd bien-tôt
sa fraicheur, Ah! pour ter-nir l'éclat d'une si
ra-re fleur, Il faut si peu de cho-se Con-serve
donc l'honneur Comme u-ne Ro-se.

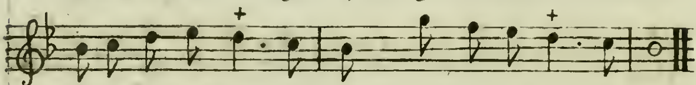

un poco Allegro.
N.° XIII.
L'Amour, l'Amour, c'est une intelli-
-gen-ce C'est de ce jour que je nais, que je
pen-se, C'est de ce jour que je nais, que je pen-
-se, C'est de ce jour, Que je connois l'A-mour,



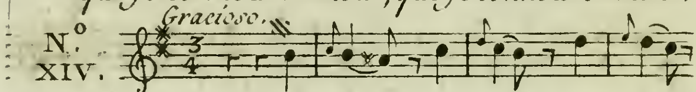
C'est de ce jour - Que je con-nois l'A-



. -mour, C'est de ce jour, Que je connois l'Amour,



que je connois l'Amour, que je connois l'Amour.



Ai-mer, sen-tir, pen-ser,



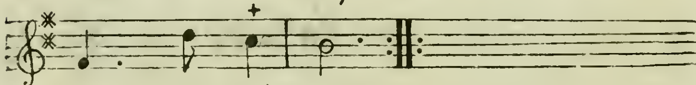
Con-noi-tre, Sur tout ai-mer, sur tout ai-



-mer: -mer. C'est pren-dre un ê-tre, C'est

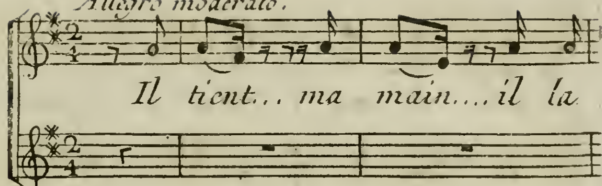


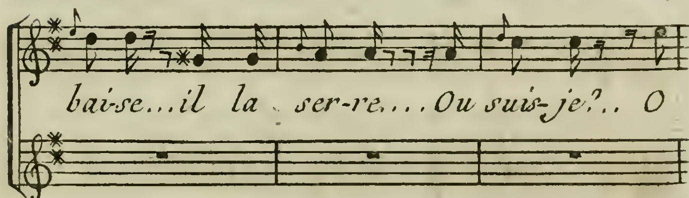
s'a-ni-mer, C'est pren-dre un ê-tre,

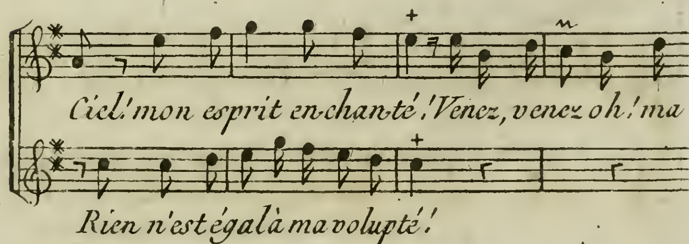


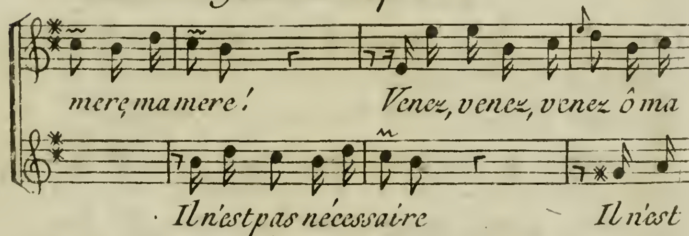
C'est s'a-ni-mer.

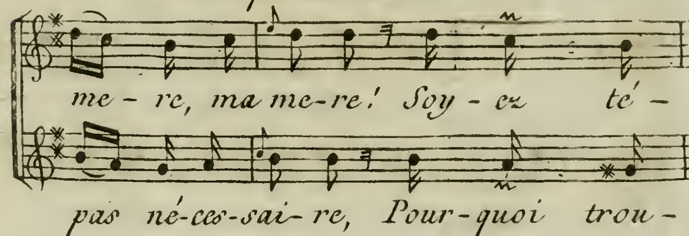
N.o XV.


Allegro moderato.
Il tient... ma main.... il la


bai-se... il la ser-re.... Ou suis-je?.. O


Ciel! mon esprit en-chan-té! Venez, venez oh! ma
Rien n'est égal à ma volupté!


mere, ma mere! Venez, venez, venez ô ma
Il n'est pas nécessaire Il n'est


me - re, ma me-re! Soy - ez té -
pas né-ces-sai-re, Pour-quoi trou -

-moin de ma fe-li-ci-té, Soy-ez té-

-bler nô-tre fé-li-ci-té? Pourquoi trou-

-moin de ma fé-li-ci-té, O ma

-bler no-tre fé-li-ci-té?

.me-re, ma me-re, ma me-re,

Il n'est pas né-ces-sai-re,

Soy-ez té-moin de ma fe-li-ci-

Pour-quoi trou-bler no-tre fe-li-ci-

-té, Soy-ez té-moin de ma fé-li-ci-té?

-te? Pourquoi trou-bler nô-tre fé-li-ci-te?

